

Le général Gouraud, chef du corps expéditionnaire des Dardanelles en 1915

Julie d'Andurain



Édition électronique

URL : <http://rha.revues.org/6921>
ISBN : 978-2-8218-0528-6
ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2010
Pagination : 46-56
ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Julie d'Andurain, « Le général Gouraud, chef du corps expéditionnaire des Dardanelles en 1915 », *Revue historique des armées* [En ligne], 258 | 2010, mis en ligne le 26 février 2010, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://rha.revues.org/6921>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

© Revue historique des armées

Le général Gouraud, chef du corps expéditionnaire des Dardanelles en 1915

Julie d'Andurain

- 1 La campagne des Dardanelles de 1915 résulte de l'enlisement des armées alliées en Europe, de la déclaration de guerre de l'Entente à l'Empire ottoman, du refus de se tenir pour battus de la plupart des chefs de guerre. Bloqués sur les fronts européens, les alliés tentent de reprendre l'initiative. Les premiers, les Russes, suggèrent une diversion navale à leur allié britannique ; la *Royal Navy* étant alors la seule marine capable d'envisager une opération de grande ampleur. Côté français, s'il y a refus de voir la stabilisation du front comme une défaite, l'état-major, tout juste installé à Chantilly, récuse néanmoins l'idée d'un deuxième front. Ce n'est ni dans la tradition, ni dans son intérêt. Il met donc en place les offensives d'Artois et de Champagne afin de soulager l'allié russe tandis que les Britanniques mettent au point leur stratégie.
- 2 Conçue initialement comme une expédition de contournement naval, l'opération des Dardanelles s'enlise très rapidement, après l'échec de l'opération navale. C'est pourquoi, dès mars 1915, Britanniques et Français décident d'envoyer un corps expéditionnaire dans la presqu'île de Gallipoli. Tandis que les morts s'accumulent de part et d'autre, les Britanniques continuent de développer un projet *a minima* toujours centré sur la presqu'île de Gallipoli. Les officiers français, de leur côté, tentent de les convaincre de la nécessité d'un débordement des Turcs par le sud, c'est-à-dire par l'Asie, ce que ceux-ci refusent en partie pour ne pas donner plus d'ampleur à ce projet méditerranéen, mais également pour ne pas permettre aux Français de prendre pied en Asie.
- 3 Rendu coupable des impérities des plans franco-britanniques, le général d'Amade chef français du corps expéditionnaire d'Orient (CEO) est rappelé et remplacé par le général Gouraud en avril 1915. Ce dernier y reste peu de temps car il est rapidement blessé et évacué en France. Néanmoins, il est intéressant de chercher à comprendre en quoi la stratégie menée par le général Gouraud à la tête du CEO est révélatrice des enjeux passés et à venir entre Britanniques et Français en Méditerranée orientale. Elle pose aussi la question de la coopération de forces alliées sur un théâtre extérieur.

De l'opération navale au corps expéditionnaire

Des troupes auxiliaires de la Navy

- 4 Peu avant l'échec de l'opération navale du 18 mars 1915¹, Britanniques et Français ont déjà décidé de mettre sur pied des « *forces de soutien* » qui prennent bientôt l'appellation de corps expéditionnaire. Le général Ian Hamilton, commandant en chef des forces britanniques en Méditerranée depuis 1910, a été nommé sans surprise commandant en chef du corps expéditionnaire britannique le 12 mars 1915. Il dispose d'un peu plus de 70 000 hommes répartis en forces britanniques et forces françaises. Les troupes britanniques sont notamment constituées d'un corps d'armée australien et néo-zélandais – les ANZAC ou *Australia New Zealand Army Corps* – dirigé par le général Birdwood ; il comprend une division australienne de 10 000 hommes et une division mixte, australienne et néo-zélandaise, de 15 000 hommes ; une *Royal Naval Division* de 10 000 hommes commandée par le général Paris ; la 29^e division (17 000 hommes) du général Hunter-Weston partie d'Angleterre et une brigade indienne de 4 000 hommes. Initialement, les forces françaises du général d'Amade comptent 17 000 hommes. Le CEO naît officiellement le 1^{er} mars 1915. Très vite, le général d'Amade propose un plan d'action différent de celui des Britanniques : plutôt que de prendre pied sur la presqu'île de Gallipoli comme le suggère Hamilton, d'Amade prône un débarquement dans le golfe d'Adramit, proche de l'île de Ténédos en direction de Bali-Kessir et Panderma afin de contourner les défenses du détroit. Paris ne retient pas la proposition jugeant l'opération trop excentrée par rapport à la manœuvre britannique.
- 5 Le débarquement à Gallipoli, le 25 avril 1915, marque véritablement le point de départ des opérations terrestres aux Dardanelles. Encadrées par sept escadres sous le commandement de l'amiral de Robeck, dix divisions britanniques et deux françaises participent à un plan de débarquement organisé sur trois sites : le premier avec les troupes britanniques au cap Hellès à la pointe de la péninsule ; le deuxième avec les ANZAC dans le nord du cap Hellès, à Ari Burnu ; le troisième est une attaque de diversion des troupes françaises à Koum Kalé, de l'autre côté du détroit des Dardanelles, c'est-à-dire sur la rive asiatique². Mais l'ensemble se fait dans l'improvisation la plus totale. Les troupes ne sont pas prêtes ; le général Hamilton n'a exercé aucun commandement depuis le début du conflit. Surtout, le terrain est inconnu. Les Occidentaux sont partis en négligeant toute une série d'aspects techniques comme la nécessité d'avoir des cartes. Par ailleurs, la puissance de l'adversaire est totalement minorée. Or, les Turcs ont fortifié la zone en la recouvrant de fils barbelés jusqu'à la mer. Il n'y a donc aucun effet de surprise. Partout, les pertes sont énormes. L'opération se transforme en un effroyable désastre militaire et une tragédie humaine. Les alliés ne réussissent vraiment à installer leur tête de pont qu'à partir du 1^{er} mai, mais celle-ci reste fragile car elle manque de profondeur. Les zones de front se stabilisent à nouveau ; on en revient à des guerres de tranchées comme sur le front occidental. Il est dès lors évident que l'ouverture d'un second front est un échec. Si Ian Hamilton est maintenu à son poste, les Français décident de limoger le général d'Amade et d'envoyer à sa place le général Gouraud.

Le limogeage du général d'Amade, signe patent de l'échec sur Gallipoli

- 6 Le 29 avril 1915, Gouraud est averti par message téléphonique d'un départ prochain ³. On doit considérer cette date, et non celle du 2 mai, comme le point de départ de la décision de limoger le général d'Amade. Il faut donc regarder l'éviction du premier commandant en chef du corps expéditionnaire d'Orient non plus comme un rappel humiliant mais comme celle d'une nouvelle orientation en France. En effet, il devient difficile d'affirmer qu'il est rappelé pour avoir sacrifié ses hommes, car le reproche qui lui a été fait porte essentiellement sur les pertes des premiers jours de mai. D'ailleurs, cette argumentation semble presque anachronique au regard des pratiques militaires du début de l'année 1915 car il n'est pas encore entré dans les esprits que les alliés risquent de manquer d'hommes, en particulier dans les campagnes coloniales où sévit encore le mythe de la ressource africaine jugée inépuisable. Il faut donc davantage regarder ce rappel comme une volonté politique de Joffre et de son équipe de le remplacer par un général susceptible de maintenir une forte volonté à la tête des troupes françaises tout en ayant surtout la capacité à s'entendre avec les Britanniques. Or, pour ses chefs, le général Gouraud « *possède à la fois l'expérience coloniale et celle de la guerre actuelle* » ⁴. Le 5 mai 1915, le ministre de la Guerre Alexandre Millerand désigne Gouraud à la tête du corps expéditionnaire d'Orient ⁵.
- 7 Son départ pour les Dardanelles se fait sous les auspices du « parti colonial », au premier rang duquel Auguste Terrier qui l'accompagne à Marseille. L'équipe dont il s'entoure affiche, de fait, une forte tonalité coloniale. Le commandant Charles Braconnier, son chef d'état-major en Argonne, est un ancien du Maroc, élevé à l'école de Lyautey. Le général Ganeval est un « Africain » que Gouraud connaît un peu depuis sa période Mauritanie. Mais, de tous, le plus proche est le colonel Pierre Girodon. Il connaît Gouraud depuis Saint-Cyr (1888). Il est devenu son ami au Soudan quand ce dernier était le commandant du cercle de Tombouctou (1898-1901). Ils se retrouvent au Maroc en 1911, Girodon devenant l'un des officiers de l'état-major de Gouraud à Fez. En août 1914, tout juste colonel, il est l'adjoint au chef d'état-major du gouverneur militaire de Paris, Gallieni, avant d'être envoyé aux Dardanelles à la demande de Gouraud. Celui-ci s'entoure également du lieutenant-colonel Antoine de Piépape, sous-chef du corps expéditionnaire chargé d'« (...) assurer la tâche particulièrement ardue de directeur du Service des Étapes » ⁶. Enfin, Bailloud, qui arrive aux Dardanelles avec le général, ne lui est pas non plus inconnu. Vieux général, il a été blessé à Sedan s'assurant ainsi un beau début de carrière en devenant capitaine à 25 ans. Il a entretenu par le passé des relations épistolaires avec Gouraud en 1900, lorsque ce dernier voulait partir en Chine. Passionné par l'armée mais aussi par le Sahara qu'il a sillonné, Bailloud est un colonial qui dispose d'une très bonne image auprès des soldats. Avec une équipe militaire jugée solide et efficace, Gouraud s'est donné les moyens de réorienter la stratégie du corps expéditionnaire d'Orient.
- 8 Il débarque au cap Hellès, c'est-à-dire à la pointe sud de la péninsule de Gallipoli, le 14 mai 1915, sans ignorer les pertes et les difficultés qui l'attendent. Dès le 5 mai, alors même que sa nomination reste officieuse, il demande au gouvernement d'utiliser des moyens puissants pour pouvoir atteindre le moral de l'ennemi. Dans le même temps, il réclame la reprise des négociations avec la Grèce pour permettre aux Français d'occuper l'île de Mytilène afin de laisser Lemnos à la disposition des Britanniques. Il obtient gain de

cause sur la question des armes mais voit sa demande d'installation à Mytilène rejetée le 10 mai, le gouvernement français ayant jugé préférable de ne pas froisser les Grecs. Surtout, dès son arrivée, Gouraud se montre préoccupé par le souci de prouver aux Britanniques la nécessité de ne pas s'enfermer dans la presqu'île de Gallipoli.

Gouraud ou la volonté de reprendre l'offensive

Reprendre l'offensive

- 9 Sa stratégie à la tête du CEO est simple : il pense nécessaire de s'inscrire dans la durée afin de pouvoir ensuite déborder l'adversaire et reprendre l'offensive. Dans son allocution aux troupes le 14 mai, le général Gouraud fait le constat de la présence de cinq divisions sur la péninsule, trois anglaises à l'ouest, deux françaises à l'est. Elles ont conquis à peine 5 kilomètres de terrain et leur situation est précaire car elles sont soumises au feu de l'artillerie⁷. Gouraud ordonne de « *durer* » face aux Turcs désormais solidement installés sur le pic d'Achi Baba⁸ à 9 kilomètres du cap Hellès. Pour s'installer dans la durée, en bon broussard soucieux de logistique, il réorganise son corps en distinguant un avant d'un arrière, décide de rappeler le général Baumann d'Alexandrie, l'installe à Lemnos à la tête d'une base française d'où il est chargé d'assurer les envois de matériels et de soldats de l'île vers le cap Hellès. Il veille également à recevoir, en quantité suffisante, de la nourriture (demandant des stocks pour deux mois) et des vêtements, tandis que les renforts d'hommes de troupe de France ou d'Afrique se font sans grande difficulté. Il innove aussi en créant une liaison maritime – confiée au lieutenant de vaisseau Robez-Pagillon – entre les ports de Moudros et de Seddul-Bahr afin de transborder hommes et matériels⁹. Le général organise le corps expéditionnaire sur la base d'un corps d'armée à deux divisions munies à chaque fois d'organes d'armée (artillerie lourde, artillerie de tranchée, aviation, qui se servaient de Ténédos pour base), créant un commandement pour l'artillerie et le génie. Enfin, sur la zone de l'avant, Gouraud fait cesser le gaspillage de munitions, demandant aux hommes de perfectionner d'abord les travaux de défense, organisation rondement menée au cours du mois de mai 1915. Sa demande en troupes supplémentaires vise à reprendre l'offensive, mais moins avec l'idée de pouvoir effectivement prendre position sur Achi Baba que de lutter contre la baisse de moral des soldats, car la plupart des officiers, en 1915, estiment que l'enfermement dans les tranchées atteint plus profondément la troupe que les combats. Elle mine leur moral et les rend ensuite inaptes au combat. Il écrit en ce sens le 19 mai 1915, au général Hamilton : « *La prise d'Achi Baba est une nécessité militaire ; c'est en même temps nécessaire au point de vue moral.* »¹⁰ Mais comprenant très vite que la prise du pic d'Achi Baba est impossible, il propose de contourner les Turcs.

Le mémorandum Gouraud

- 10 Ayant appris que les troupes britanniques devaient être renforcées, Gouraud cherche un autre terrain d'attaque. Prenant acte de la maîtrise de la mer par les Britanniques, il demande à ses supérieurs que l'on fasse venir des troupes supplémentaires pour essayer un nouveau débarquement « *en pays libre, en arrière du front où toutes les forces turques [se sont] accumulées peu à peu* »¹¹. Gouraud reprend alors l'idée d'un débordement similaire à celui proposé par d'Amade sans toutefois le circonscrire à la zone asiatique. Dans son

premier plan datant du 19 mai 1915, il reste encore assez flou, mais il reprend déjà l'idée d'un contournement par l'Asie ou, de l'autre côté, par le golfe de Saros, c'est-à-dire à l'extrémité nord-ouest de la péninsule afin d'atteindre la ville de Boulaïr et de surprendre Gallipoli par l'arrière. Ce plan n'est pas immédiatement refusé par les Britanniques, en particulier par le général Hunter-Weston qui, aux dires de Gouraud, semble l'avoir agréé. Mais il ne sied pas complètement à Hamilton. À ce stade de la réflexion, le débarquement sur la côte d'Asie ne retient pas son attention car il nécessite selon lui de gros effectifs afin de pouvoir se protéger des attaques de flanc. En outre, Gouraud imagine très volontiers que le même système de tranchée pourrait s'installer à nouveau. En conséquence, à moins d'envoyer de « *gros effectifs* »¹² (il pense à 100 000 hommes), il ne considère pas l'expédition vers l'Asie souhaitable, se détournant ainsi momentanément du projet de son prédécesseur. Son plan de débarquement de Boulaïr ayant été refusé par les amiraux britanniques qui ont estimé ne pas pouvoir protéger un débarquement dans une rade qui ne serait pas naturellement protégée, Gouraud juge que « *c'est dans la région où ont pris pied les Australiens qu'il conviendrait de pousser les nouvelles divisions* »¹³. La région de Gaba Tépé lui semble la meilleure zone d'intervention. Elle permettrait de prendre à revers l'Achi Baba, puis de poursuivre vers le détroit en direction de Maidos. Son plan propose donc toujours de contourner la difficulté constituée par le pic d'Achi Baba. Peu de jours après, dans une lettre au ministre de la Guerre, Gouraud ne fait pourtant pas mystère du découragement général¹⁴. Il réclame à Millerand davantage d'artillerie rappelant combien la guerre d'Orient ressemble de plus en plus à celle d'Occident : « *On sent tous les jours davantage le besoin d'une forte artillerie tant pour préparer et soutenir les attaques dont les conditions ressemblent fort à celle du grand Front, que pour contrebattre l'artillerie ennemie, qui depuis trois ou quatre jours a beaucoup augmenté en nombre et en puissance.* »¹⁵

- 11 Face aux hésitations des Britanniques et toujours convaincu de l'impossibilité de prendre Achi Baba, Gouraud réactive finalement le projet du général d'Amade considérant que « *l'Asie seule offrirait un champ ouvert impossible à bloquer, où les Turcs lourds et tenaces dans la résistance pourraient être manœuvrés, où nous pourrions employer notre cavalerie* »¹⁶. Encore une fois, cette option consiste plus que jamais à pouvoir reprendre l'initiative et de ne pas rester bloqué dans les tranchées. Mais Gouraud a parfaitement conscience que ce débarquement en Asie reste conditionné par un problème d'effectifs. Dans les jours suivants, il affine son idée, proposant rapidement un débarquement dans la baie de Besika, ajoutant une proposition de s'appuyer sur les « chrétiens turcs » de l'Empire ottoman. Ainsi, tout au long du mois de mai, le général Gouraud reste absolument convaincu de l'impossibilité de prendre le pic d'Achi Baba. Il l'est tout autant de la nécessité de contourner les Turcs par le nord ou par l'Asie. Mais à partir de la fin mai 1915, la situation s'aggrave en raison de l'arrivée de sous-marins allemands sur la zone. Ceux-ci mettent désormais en péril tout navire accostant à Seddul-Bahr, gênent considérablement le ravitaillement et l'ensemble de l'escadre britannique comme l'atteste le torpillage des deux cuirassés anglais le *Triumph* et le *Majestic* les 25 et 27 mai. Du côté français, Gouraud ordonne l'installation immédiate d'un « *front de mer* » qui ne deviendra effectif qu'après son départ. Suite à l'arrivée de renforts, il propose un nouveau plan après avoir fait le point de la situation. Dans son mémorandum du 14 juin adressé à Ian Hamilton, il préconise un débordement par le nord de la presqu'île, à Anzac Cove ou sur la côte d'Asie. Il ne fait que reprendre les idées développées au mois de mai, montrant ainsi la continuité de sa position.

Les attaques au regard de la stratégie énoncée

Les batailles de Krithia

- 12 Une série d'attaques – appelée parfois la « *première bataille de Krithia* » – avait eu lieu entre le 6 et le 9 mai 1915. Comme sur le front occidental, chaque combat important était suivi d'une accalmie. Celle-ci prévaut encore au moment de l'arrivée de Gouraud le 14 mai. Néanmoins, l'arrivée des sous-marins allemands oblige les alliés à envisager une nouvelle offensive sur le ravin de Kérèvès Déré. Toujours soucieux de maintenir le moral de ses hommes, Gouraud cherche à réaliser une opération réussie. C'est pourquoi, il innove en organisant une nouvelle attaque avec un objectif susceptible d'être atteint sans trop de pertes et en sélectionnant les hommes sur la base du volontariat plutôt qu'en puisant dans un corps de troupe régimentaire. Trois sections, constituées de 34 Français et 32 Sénégalais, montent l'opération du 28 mai qui permet de prendre à l'arme blanche le fortin de Kérèvès Déré avec des pertes jugées raisonnables (un seul mort – le lieutenant Le Gouez – et sept blessés).
- 13 Gouraud et Hamilton s'inspirent de ce succès pour préparer ensemble l'attaque du 4 juin sur tout le front. Le plan est défini lors de la conférence Hunter-Weston-Gouraud du 31 mai 1915. Les ANZAC prennent l'offensive sur leur front tandis que les Britanniques et les Français montent à l'assaut de la péninsule. L'artillerie lourde bombarde les forces ennemies dès le matin à 8 heures, et ce, durant près de 3 heures. Puis après une attaque feinte, les troupes s'élancent, à midi, baïonnette au canon tandis que l'artillerie allonge le tir. Gouraud dispose alors de la division du général Masnou avec les brigades Bulleux et Vimont et de celle de Bailloud, avec Ganeval et Simonin. Son objectif consiste à mener une « *guerre méthodique* » sur la partie centrale qui lui est réservée. Mais l'assaut brusqué du 4 juin est un échec, de l'aveu même de Gouraud. Des tranchées turques ont certes été prises, justifiant, dans un premier temps, l'impression d'assaut réussi (prise de la redoute du « Haricot »), mais l'artillerie des alliés s'avère insuffisante pour tenir les forces ennemies à distance. Par ailleurs, les forces des Turcs n'ont pas cessé de se renforcer. Elles disposent désormais de près de 100 000 hommes sur l'ensemble de la péninsule. La bataille se prolonge pendant deux jours ; les alliés doivent admettre qu'ils ne viendront pas à bout des Turcs. Ils ont gagné près de 300 mètres mais au prix de plus de 15 000 hommes, toutes troupes confondues (près de 9 000 hommes côté turc, 5 200 Britanniques et 2 500 Français).
- 14 Gouraud considère désormais que le front d'Orient fonctionne à la manière de la guerre de tranchée d'Occident. Il note que ses hommes ont dû ramper sur le sol pour ne pas être tués et attribue la défaite à l'inefficacité de l'artillerie. Il commence à exprimer des doutes à l'égard d'un nouveau débarquement à Hellès et décide de renforcer son front tout en demandant aux officiers, chargés du réglage des tirs, d'améliorer la préparation d'artillerie. Son souci reste le renforcement du moral de ses hommes, celui de ses lieutenants en particulier. Après avoir proposé à Hamilton d'attaquer alternativement, les Britanniques un jour, les Français un autre, afin de faire passer l'artillerie d'un front à un autre, il fait accumuler sur un front de 100 mètres de très nombreux canons et lance une attaque après l'avoir particulièrement étudiée. Grâce à cette tactique, ses troupes balayent un obstacle qui les avait arrêtées le 4 juin. Le général Gouraud pratique là, ni plus ni moins, la stratégie utilisée par Pétain en 1917 à La Malmaison : une opération

ciblée, très préparée et dont la réussite finale est garantie, l'objectif étant d'en retirer un effet positif sur le moral des soldats. Cette opération donne aussi le ton des attaques de l'ensemble du mois de juin. Français et Britanniques s'entendent pour entreprendre des « *attaques à objectifs limités, alternatives* », ce que Hamilton jugera stupide dans son journal tout en reconnaissant qu'ils n'avaient pas le choix de faire autrement ¹⁷.

Les « *attaques à objectifs limités, alternatives* »

- 15 Les combats sur ce mode se multiplient au cours du mois de juin 1915. Alors que les Britanniques attaquent en direction de Krithia, vers le centre de la péninsule, les Français cherchent à prendre l'éperon de Kérévès Déré, parfois qualifié de « rognon », situé plus à l'est. Le 21 juin 1915, Gouraud confie l'exécution principale à son ami le colonel Girodon chargé de diriger trois régiments : le 176^e, le 6^e colonial et le 2^e de marche d'Afrique restant en réserve. L'attaque est menée à l'aube, les Français prenant le « Haricot » et le « Quadrilatère », mais dès 7 heures, les troupes doivent se replier sur leur point de départ. Les textes officiels veulent croire à une victoire en fin de journée. Cependant, les alliés se heurtent toujours à la même difficulté : une artillerie moins puissante que celle des adversaires quand ce n'est pas une difficulté à faire avancer les troupes en accord avec les préparations d'artillerie. Les troupes repartent à l'assaut les 22 et 23 juin. Mais au bout de trois jours de combats, le décompte est macabre : 3 200 hommes sont mis hors de combat dont quelque 500 ont été tués. Gouraud déplore surtout la mort de 21 officiers et la blessure de 46 autres, en particulier son ami Girodon, blessé par balle à l'épaule lors de l'assaut du « Haricot », et Noguès. Il perd ainsi de précieux collaborateurs.
- 16 Lors de l'attaque du 30 juin, les Français sont chargés de prendre le « Quadrilatère ». La tentative est menée conjointement par le 7^e colonial appuyé pour la circonstance par le *Suffren* dès 4 heures du matin. L'objectif est atteint en moins d'une heure, mais les combats s'étalent sur l'ensemble de la journée. Le soir, quand le navire quitte le détroit, les batteries turques de la côte d'Asie reprennent un feu soutenu. Un obus perfore notamment le mur de la salle des officiers malades, éclatant à l'intérieur sans blesser les trois officiers qui s'y trouvaient ¹⁸. Gouraud se déplace à « *V. Beach* » ¹⁹ afin de visiter les salles de blessés dans ce même hôpital afin de connaître le nombre de blessés du jour et savoir combien il en reste à évacuer, l'hôpital ne pouvant recevoir qu'un maximum de cent blessés. Il effectue sa visite en compagnie du lieutenant-colonel Étiévant. Quittant l'hôpital de campagne n° 1 pour aller visiter l'ambulance n° 3 distante d'une centaine de mètres, le général Gouraud est atteint par un obus de gros calibre venu de la côte d'Asie. Projeté en l'air par le souffle de l'obus, il est relevé inanimé. Son adjoint est simplement atteint de plaies superficielles au cuir chevelu.
- 17 Gravement blessé, Gouraud doit quitter son poste de chef du corps expéditionnaire français aux Dardanelles et rejoindre la France avec les blessés qu'il était venu visiter. Il fait désormais partie des pertes du corps expéditionnaire établies pour la période du 25 avril au 1^{er} juillet 1915. Durant ce court laps de temps, les troupes alliées avaient perdu 60 873 hommes, selon une proportion de 2/3 de Britanniques pour 1/3 de Français, et 2 161 officiers ²⁰, soit près d'une moyenne de 1 000 hommes par jour, de quoi justifier parfaitement l'appellation « *chaudron du diable* » ²¹. Le général Ian Hamilton aurait fait savoir qu'il aurait préféré « *perdre une brigade [plutôt] que le général* » ²². Phrase de circonstance ou non, elle témoigne surtout des bonnes relations qu'eurent les deux officiers durant cet éphémère temps de collaboration aux Dardanelles sans pour autant

avoir permis au général Gouraud de convaincre Hamilton de la valeur de son plan. Son successeur Bailloud ²³ n'y arrivera pas davantage. Le passage de Gouraud à la tête du CEO témoigne donc de la difficulté qu'ont éprouvée les troupes françaises à imposer leur point de vue à leur allié britannique sur ce front extérieur. Au-delà des combats même, il montre aussi que les questions politiques et des prises de gages sur l'avenir ne sont pas absentes des réflexions des chefs de guerre, ni des hommes politiques.

- 18 Tout comme le conflit européen, la guerre du corps expéditionnaire français se singularise par une impossibilité à avancer, ce dont Gouraud est parfaitement conscient. Malgré tout, il maintient des attaques, soit pour ne pas laisser le moral des soldats faiblir, soit pour ne pas apparaître comme un chef hésitant, attitude valant, si l'on tient compte de l'exemple du général d'Amade, un rappel immédiat à Paris. Les attaques à « *objectifs limités* » se multiplient donc sans interruption durant les deux mois où Gouraud séjourne en Orient. Portant fort mal leur nom, celles-ci sont surtout limitées par les moyens dont disposent les officiers et par l'importance que leur accordent les officiers généraux du Grand Quartier général de Chantilly. En définitive, ceux-ci n'ont jamais cessé de regarder le front d'Orient autrement que comme un lieu de combat parfaitement secondaire.

NOTES

1. MASSON (Philippe), « L'Expédition des Dardanelles, la tragique folie du 18 mars », 14-18, *Le Magazine de la Grande Guerre*, n° 1, avril-juillet 2001, p. 6-16.
2. Ordre général n° 1 du général Hamilton du 19 avril 1915.
3. MAE, PA AP 399, C38-D2, message téléphonique n° 18 P du GQG à Gouraud, 29 avril 1915. Le ministère des Affaires étrangères (ci-après MAE) est chargé de la conservation du fonds privé du général Gouraud (PA AP 399). Les mentions C et D renvoient aux cartons et aux dossiers du fonds Gouraud.
4. MAE, PA AP 399, C38-D2, d'après la lettre du ministre des Affaires étrangères à Paul Cambon, à destination de Lord Kitchener, 5 mai 1915.
5. MAE, PA AP 399, C38-D2, ordre de mission n° 2263 du 5 mai 1915 ; le même jour, Millerand adresse l'ordre n° 2265 aux Affaires étrangères qui transmettent l'information à Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres. Le tout est confirmé par décret ministériel le 6 mai 1915. SHD/DAT, 11 Yd 50, dossier du général Gouraud.
6. MAE, PA AP 399, C35-D2, ordre général n° 151 de Brulard à l'armée le 20 octobre 1915 au moment du départ de Girodon et de Piépape.
7. MAE, PA AP 399, C35-D2, d'après le général Gouraud au général Hamilton, note sur la situation du CEO, 19 mai 1915.
8. MAE, PA AP 399, C35-D2, allocution de Gouraud du 14 mai 1915.
9. Du 25 avril au 15 mai 1915, 30 000 hommes sont amenés à terre, 6 200 chevaux, 1 200 voitures ou canons, des milliers de tonnes de matériel tandis que 12 000 blessés sont évacués.
10. MAE, PA AP 399, C35-D2, note sur la situation du CEO du 19 mai, déjà citée.
11. MAE, PA AP 399, C35-D2, discours de Gouraud, postérieur aux événements, 1929.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*

14. MAE, PA AP 399, C35-D2, lettre du général Gouraud au ministre de la Guerre, 20 mai 1915. « (...) Le Général [Hamilton] m'a exposé qu'il avait reçu des télégrammes assez découragés de Lord Kitchener, qu'à son avis, il ne fallait pas se décourager mais que cependant devant les très fortes pertes que les deux corps expéditionnaires avaient subies, il était permis d'être anxieux sur le développement des opérations. »
 15. *Ibid.*
 16. *Ibid.*
 17. MAE, PA AP 399, C35-D2. DESMAZES et RIVOIRE, *L'Expédition des Dardanelles*, Paris, École supérieure de guerre, 1925, p. 134.
 18. MAE, PA AP 399, C35-D3, extrait du journal des marches et opérations de l'hôpital de campagne n° 1, du corps expéditionnaire des Dardanelles, journée du 30 juin 1915.
 19. Les plages du cap Hellès avaient été nommées par des lettres de l'alphabet. La plage V formait la pointe la plus avancée du cap, à l'est, juste à côté du fort de Seddul-Bahr ; la plage W se situait au cap Tekké à l'extrémité ouest de la péninsule et se complétait en remontant vers le nord de la plage X. Plus au nord, en remontant vers Koum Tépé, la plage s'appelait la « plage Y ». Enfin, à l'est de la baie de Morto, à la pointe d'Eski-Hissarlick, elle s'appelait la « plage S ».
 20. MAE, PA AP 399, C35-D2, d'après Desmazes et Rivoire, *L'Expédition des Dardanelles*, op.cit., p. 137.
 21. MIQUEL (Pierre), *Les Poilus d'Orient*, Paris, Plon, 1988.
 22. *Ibid.*, p. 111.
 23. Bailloud assure en réalité l'intérim de Gouraud. On lui cherche un successeur en pensant notamment à Charles Mangin, mais celui-ci dit à cette date à sa femme qu'il ne croit déjà plus à la diversion des Dardanelles. MANGIN (Charles), *Lettres de guerre 1914-1918*, Paris, Fayard, 1950, p. 54.
-

RÉSUMÉS

Au début de l'année 1915, alors que les soldats s'enferment dans les tranchées sur le front occidental, les alliés décident de recourir à une stratégie périphérique pour contrer l'Allemagne. Ils se proposent de déstabiliser les puissances centrales en attaquant l'Empire ottoman par le détroit des Dardanelles. De toute urgence, Français et Britanniques doivent former chacun un corps expéditionnaire et trouver les moyens de s'entendre sur un nouveau théâtre d'opérations. Côté français, après le rappel du premier chef du corps expéditionnaire d'Orient, le général d'Amade, qui n'a pas réussi à s'entendre avec les Britanniques, le général Gouraud est envoyé prendre la tête du corps expéditionnaire d'Orient (ou CEO) en avril 1915. Resté peu de temps aux Dardanelles, en raison de sa blessure du 30 juin, son passage à la tête du corps expéditionnaire témoigne pourtant bien d'une certaine continuité de la politique française en Méditerranée.

General Gouraud, head of the expeditionary force of the Dardanelles in 1915. In early 1915, as soldiers enclosed themselves in the trenches on the Western Front, the allies decided to use a peripheral strategy to counter Germany. They proposed destabilizing the central powers by attacking the Ottoman Empire near the strait of the Dardanelles. Urgently, the French and British each had to form an expeditionary force and find ways to get along together in a new theater of operations. On the French side, after the recall of the first head of the expeditionary force of the East, General d'Amade, who did not work successfully with the British, General Gouraud was sent to head the expeditionary force of the East (or CEO) in April 1915. Remaining for only a little time

in the Dardanelles, due to his wounding on June 30, his becoming the head of the expeditionary force nonetheless demonstrates a definite continuity in French policy in the Mediterranean.

INDEX

Mots-clés : armée d'Orient, corps expéditionnaire, Première Guerre mondiale

AUTEUR

JULIE D'ANDURAIN

Professeur agrégée et docteur en histoire, chargée de cours en histoire du monde arabe contemporain à l'université Paris IV-Sorbonne, elle vient de soutenir sa thèse sur *Le général Gouraud, un colonial dans la Grande Guerre*, en octobre 2009, sous la direction du professeur Jacques Frémeaux. Ses travaux de recherche portent à la fois sur le monde colonial (Afrique et monde arabe essentiellement) et sur les réseaux professionnels de la III^e République.